



Les nouvelles Éloïse

par **Sophie Van der Linden***

Nous sommes, cette fois, du côté des petites héroïnes dans les albums, très présentes aujourd'hui dans le rôle principal. Et, là encore, personnages récurrents de séries. Une galerie de portraits hauts en couleur : Olivia, Zuzza, Rita ou Olga, ces petites filles pleines de vitalité et d'impertinence s'inscrivent bien dans la lignée de leur grande sœur, Éloïse. Selon Sophie Van der Linden, les illustrateurs ont largement contribué à leur insuffler l'énergie et le mouvement qui leur font crever l'écran de la page.

Nombreux sont ceux qui ont montré l'insuffisante représentation du féminin dans la littérature pour la jeunesse. Dans les années 70, Adela Turin, François Ruy-Vidal, Christian Bruel ont, chacun à leur manière, offert des livres antisexistes visant à bousculer les conventions. Ces démarches persistent, jusqu'à récemment où, deux femmes créent la maison d'édition Talents Hauts, avec l'objectif prédominant de battre en brèche les stéréotypes.

Pierre Péju¹, en 1981, montrait bien comment, aux racines même de la littérature pour la jeunesse, dans le conte, les héroïnes n'existaient pas puisque les petites filles étaient cantonnées à des rôles passifs. Parmi les créateurs contemporains s'inscrivant dans la lignée du conte, certains choisirent la parodie pour mettre en scène, par exemple, d'ébouriffants petits chaperons rouges capables, entre de nombreuses prouesses et impertinences, de tirer le loup par la queue... D'autres choisirent d'infléchir profondément la littérature pour la jeunesse en la dotant de

* Sophie Van der Linden est l'auteur de *Lire l'album*. Elle est actuellement rédactrice en chef de la revue *Hors cadre[s]*.



*Hipollène avec sa coiffure
de grande fille.*

*L'Arbre sans fin, ill. Claude Ponti,
L'École des loisirs*



*Alphabet de Mademoiselle Lili par un papa, ill. L. Froëlich,
Hetzel, 1865 in :
Les Petits français illustrés 1860-1940 de C.-A. Parmegiani,
Éd. du Cercle de la librairie*

remarquables héroïnes courageuses et sensibles. Claude Ponti devait ainsi donner en 1992, avec *L'Arbre sans fin*², l'inoubliable récit d'initiation d'une petite fille, issue, et c'est très exceptionnel, d'une lignée matrilineaire, qui mène de bout en bout une aventure qui la conduit au tréfonds de ses mondes. Mais il faut bien reconnaître que, dans le champ de l'album, de telles héroïnes demeurent bien rares.

Les héroïnes de série sont-elles toutes sages ?

La dimension héroïque des personnages féminins tend plus facilement à s'inscrire dans la dimension éditoriale de l'« héroïne de série à personnage récurrent » qui consiste à : 1. Se centrer sur un personnage principal féminin 2. Inscrire son prénom en titre 3. Répéter le même schéma sur plusieurs livres afin d'en faire une série. Ce concept est loin d'être neuf puisqu'il marque les origines même de l'album, comme en témoigne Mlle Lili, héroïne des albums « Stahl » lancés en 1862 par l'éditeur Hetzel.

Dans ce domaine y a les héroïnes petites filles sages. Et il y a les autres³. Douces, conventionnelles, les premières ont le don d'enthousiasmer le plus grand nombre, en particulier les parents et grands-parents qui voient là un modèle sûr d'identification à offrir à leur progéniture. La célèbre, constante et indétrônable Martine ou la plus éphémère Juliette, rassurent les adultes et offrent une voie de salut aux jeunes lectrices en quête de reconnaissance auprès de leur ascendance.

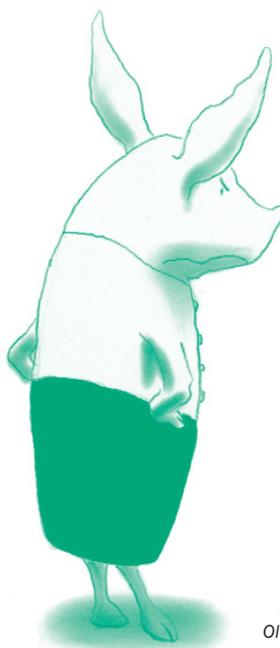
Les autres n'ont certainement pas pour but d'offrir un quelconque modèle et l'on n'est d'ailleurs pas si sûr de devoir

ou de pouvoir les aimer. C'est la question que pose, non sans inquiétude, une jeune lectrice à propos de l'une des figures emblématiques de la littérature pour la jeunesse américaine : « Maman, est-ce que nous aimons Éloïse ? »⁴. La véritable question étant, comment s'identifier à une héroïne qui se caractérise par son anticonformisme, sa radicale rupture avec les bonnes manières, sa verve impertinente et son énergie digne des plus impressionnantes catastrophes naturelles. C'est qu'Éloïse⁵ sollicite chez ses lecteurs une prise de distance, un second degré qui sont loin d'être habituels dans la production pour la jeunesse, et encore moins au sein de séries faites pour élaborer des modèles d'identification.



Eloïse, ill. H.Knight, Gallimard

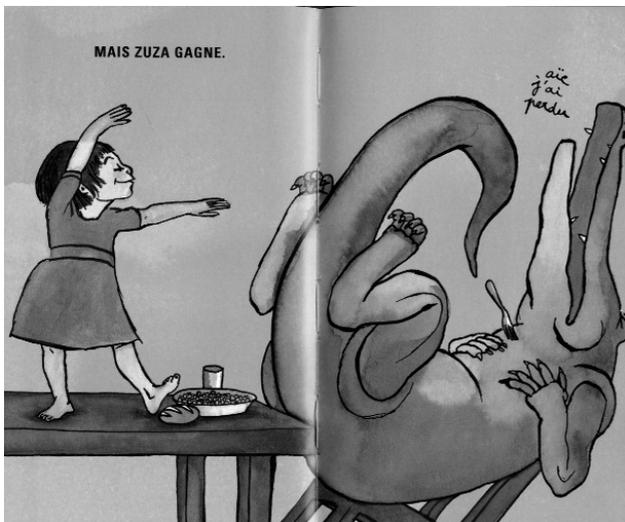
Dans ce contexte, il fallait lui trouver une descendante. C'est chose faite avec Olivia de Ian Falconer⁶ qui prend assurément la relève. Cochon anthropomorphe ayant toutes les caractéristiques d'une petite fille, elle n'a en effet rien à envier à l'extrême activité de son ancêtre dont elle endosse jusqu'aux couleurs (noir et rouge). Là où Olivia s'affirme comme une héroïne de l'époque contemporaine (oserons-nous dire postmoderne ?) c'est dans son positionnement hybride. Loin de la petite fille modèle, elle se joue en revanche très finement du rapport à l'anticonformisme. La jeune Olivia est placée dans une famille moyenne, modèle, très stéréotypée. Mais son créateur aura certainement jugé trop facile de la placer en rébellion contre son milieu. Olivia revendique ainsi clairement son goût pour la tradition (il FAUT une fanfare le jour de la fête nationale) et son refus de l'intellectualisme (je peux en faire autant en deux minutes juge-t-elle devant une toile de Jackson



« Non, Olivia, un seul.
- Quatre, alors ?
- Deux.
- Trois !
- D'accord, trois,
mais c'est tout. »



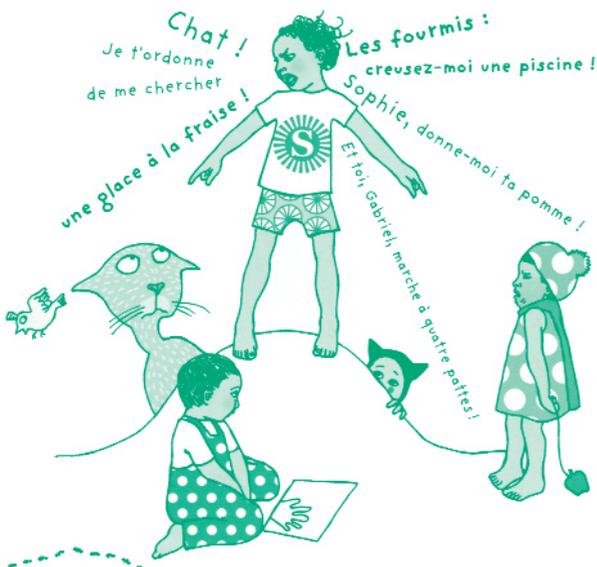
Olivia, ill. I. Falconer, Seuil Jeunesse



Le Dîner de Zuza, ill. A. Vaugelade, L'École des loisirs



Rita et Machin, ill. O. Tallec, Gallimard Jeunesse



Olga dans Strongboy, le tee-shirt de pouvoir, ill. I. Green, Didier Jeunesse

Pollock). Il faut quand même concéder qu'Olivia fait partie d'une équipe de foot et se prend à composer quelques mélodies au piano les nuits d'orage. Mais c'est finalement son excessive normalité qui la singularise : Olivia fait des châteaux de sable. Monstrueux. Olivia essaye ses habits. Trente successivement. Olivia lit des livres. Cinq d'un coup. Mais, et c'est aussi la nouveauté, on aime assurément Olivia. Tout comme sa maman qui lui assure, au moment du bisou du soir : « Tu sais, tu m'épuises vraiment. Mais je t'aime quand même. » Et Olivia de lui rendre son baiser en répondant : « Moi aussi je t'aime quand même » !

Ces petites héroïnes impertinentes, hyperactives, autoritaires, à l'imaginaire débridé nous les retrouvons heureusement en France, certes bien cachées dans les rayonnages plutôt qu'en tête de gondole, mais tout aussi hautes en couleurs. Il y eut d'abord Zuza⁷. Puis Olga⁸, ou encore Rita⁹ (oui, tous ces prénoms se terminent par « a », comme la grande majorité de ceux des petites filles nées à l'aube du XXI^e siècle). Ces petites françaises ont cependant pour particularité de ne pas être environnées de leurs parents. Elles se trouvent représentées dans leurs activités de jeux, leurs bêtises et surtout les images donnent vie à leurs élaborations imaginaires. Ce qui les place d'ailleurs plutôt dans la lignée d'un ami américain pré-nommé... Max.

Mettant en scène des petites filles inventives, formidablement à l'aise dans l'univers imaginaire qu'elles se constituent en propre, ces albums élaborent des personnalités singulières de

nature à marquer un parcours de lecteurs.

Indéniablement, ces propositions ne relèvent pas d'une démarche strictement féministe visant à battre en brèche l'image de la petite fille modèle. Dans la lignée d'Éloïse, mais ayant nettement fait évoluer la proposition de départ, ces albums offrent surtout une vision de l'enfance à l'état brut, résolument singulière, créatrice et fortement ancrée dans l'imaginaire. Si modèle il y a, c'est bien vers celui-ci, universel, que ces héroïnes peuvent conduire.

Quelques portraits

Nous avons découvert Zuza toute jeune, en 1998, puis l'avons vue grandir au fur et à mesure des épisodes. Avec sa bouille ronde et sa couette, Zuza s'apparente à une enfant sage mais son mauvais caractère et surtout, surtout, son indétournable obsession du jeu la conduit à mener des aventures peu conventionnelles.

Cousine de Zuza, Olga, est elle aussi une enfant tendre, féroce et créative. Dans le dernier opus de ce qui ressemble fort à une série, *Strongboy*, le récit qui s'attache à montrer l'irrésistible ascension d'Olga la « commandeuse », puis sa chute, souligne l'extraordinaire esprit de jeu et l'ampleur de l'imaginaire propres à l'enfance.

Toutes ces héroïnes, à laquelle j'ajouterais la série, bien identifiée comme telle, des Rita d'Olivier Tallec, prennent vie grâce au talent graphique de leurs illustrateurs qui manient le trait avec une incroyable aisance. Tant et si bien qu'il semble impossible de parvenir à un tel

degré d'expressivité ou de dynamisme avec un autre médium.

Cependant, les lecteurs attentifs de ces productions perçoivent bien vite que c'est une autre dimension qui les retient et les convie à d'infinies relectures. Tout simplement celle de l'album.

Ainsi Anaïs Vaugelade, dans la série des Zuza, fait des choix expressifs (double niveau de texte, prédominance des fonds colorés) qui structurent le dynamisme de l'héroïne à l'échelle même du livre. Quant aux ouvrages d'Ilya Green, au-delà du pur plaisir des dialogues et des représentations, le lecteur y repère bien vite d'inventives interactions textes-images (complémentarité des textes hors et dans l'image, jeux graphiques du texte manuscrit, silences du texte...), le développement de récits secondaires parallèles (portés par les animaux au second plan), et y trouve un enchaînement rythmé des séquences, naviguant entre premier et second degré avec finesse. Outre-atlantique, Ian Falconer possède avec une extraordinaire maîtrise les règles de fonctionnement de l'album et ne cesse de jouer avec son lecteur par le biais d'audacieux rapports textes-images, d'ellipses, de narrations enchâssées...

C'est peut-être sur ce point plus que sur tout autre que ces créateurs contemporains rendent hommage au travail du duo Kay Thompson-Hilary Knight, qui a su mobiliser de riches inventions pour inscrire la trépidance et l'impertinence de leur héroïne au cœur même du livre. Dans ses marges (Éloïse apparaît pour la première fois coupée par le bord droit de la page, comme insaisissable), ses multiplications (les apparitions multiples de

la petite fille sur la page) ou encore ses déploiements (la fameuse scène de l'as-censeur).

C'est donc l'avantage ultime que ces héroïnes en « a » ont sur leurs ancêtres en « i » (Zazie, Fifi...) : posséder pour aire de jeu un espace aux ressources inépuisables : l'album !

1. *La Petite fille dans la forêt des contes*, Paris, Robert Laffont, 1981.
2. *L'École des loisirs*.
3. Voir l'article « Les Petites filles désobéissantes ou les sœurs de Pauline », de Nathalie Dresse dans les *Actes du colloque Crasse-Tignasse*, Théâtre du Tilleul, Bruxelles, 1996.
4. Selon ma traduction. Propos rapportés par Sarah Farrell dans « Hints From Eloise Kay Thompson's heroine

offers timeless lessons on how to have fun and torture grown-ups », *The Times magazine*, édition du 16 mai 1999.

5. Du nom de l'héroïne qui a donné son nom à une série d'albums américains dont le texte est signé de Kay Thompson et les illustrations d'Hilary Knight. Le premier titre *Eloïse*, est publié en 1955 par Simon & Schuster.

6. Premier titre de la série publié en 2000 par la même maison d'édition et publié en France la même année par Le Seuil Jeunesse.

7. Série d'Anaïs Vaugelade. Premiers titres publiés : *La Chambre de Zuza*, *Zuza dans la baignoire* et *Le Dîner de Zuza*, 1998, L'École des loisirs.

8. Série (non identifiée en tant que telle par l'éditeur) jusqu'ici composée de trois albums d'Ilya Green : *Histoire de l'œuf* (2004), *Olga, arracheuse de marguerite* (2006), *Strongboy, le Tee-Shirt du pouvoir* (2007), publiés chez Didier Jeunesse

9. Série Rita et machin, de Jean-Philippe Arrou-Vignod (texte) et Olivier Tallec (images). Premier titre : *Rita et machin*, 2006, Gallimard Jeunesse.



Eloïse, ill. H.Knight, Gallimard